FRC 33789.A

DISCOURS

Prononcé à la bénédiction des Drapeaux patriotiques de la Milice citoyenne de Dijon, dans l'Eglise paroissiale Saint-Michel, le 27 Août 1789.

Par M. l'Abbé Volfius.

A DIJON,

De l'Imprimerie de Jean-Baptiste Capel.

M. DCC. LXXXIX.

THE NEWBERRY LIBRARY

Case FRC 26308

AVERTISSEMENT.

L'Auteur nommé par l'Assemblée de la Commune pour faire la bénédiction des Drapeaux, & pour prononcer un Discours relatif aux circonstances, n'a été informé de cette délibération que la veille de la cérémonie, & n'a pu commencer que le soir à s'occuper du Discours dont il étoit chargé. Il n'auroit pas la témérité de livrer à l'impression un ouvrage fait avec tant de précipitation ; mais l'Assemblée de la Commune lui ayant fait l'honneur de lui en demander l'impression, toute considération a dû être sacrifiée ; on l'imprime ici tel qu'il a été prononcé.

DISCOURS

Prononcé à la Bénédiction des Drapeaux.

Messieurs,

L'auguſte cérémonie qui vous raſſemble, eſt un témoignage de vos ſentimens religieux. Vous venez ſolemnellement reconnoître que tout pouvoir vient de Dieu, que tout ſuccès dépend de lui, & qu'il eſt le maître & l'arbitre ſuprême de nos deſtinées.

Mais cette cérémonie uſitée parmi tous les peuples & dans tous les ſiècles, a ici un caractère particulier qui la diſtingue. Trop ſouvent des armes deſtinées à l'injuſtice & à l'oppreſſion, ont déshonoré le ſanctuaire de la paix; trop ſouvent on eſt venu offrir au

père commun des hommes, ces signes déplorables de carnage & de sang.

Aujourd'hui un motif plus noble vous anime, un plus beau dessein vous rassemble. Ce ne sont point d'injustes invasions que vous méditez. Espérons que tous les peuples éclairés abjureront bientôt cette fureur insensée. Votre offrande est pure; ces drapeaux que vous venez consacrer sont ceux du patriotisme. C'est pour le maintien de l'ordre, l'appui des loix, la garde des mœurs, la défense de vos droits, la sureté de tous; c'est comme citoyens en un mot, que vous êtes revêtus de ces armes protectrices. Vous ne faites que rétablir un usage antique, vous rentrez dans la possession de vos droits, & votre démarche applaudie d'abord par tous les patriotes est devenue la ressource de l'état & le gage de la tranquillité publique.

Mais ce qui donne à cette cérémonie sainte quelque chose de plus touchant encore, c'est que vous avez voulu qu'elle fût le témoignage éclatant de l'accord de tous les ordres, de la réunion de tous les cœurs. Que ces emblêmes qui brillent sur vos étendards; que ces signes d'union & de paix annoncent bien vos sentimens! Ce sont des citoyens qui viennent

devant les saints autels, en présence de celui qui est descendu du ciel pour pacifier la terre, sceller & consacrer leur union ; ce sont des frères que des intérêts de famille avoient divisés quelques momens, qui s'empressent de reconnoître que le salut de la patrie est dans la concorde, que la force est dans la réunion, & dont les divisions momentanées n'ont produit qu'une liaison plus étroite & plus intime.

Ainsi, au milieu même de cet appareil militaire, il nous est donc permis de faire retentir ces doux noms, ces noms si chers à notre cœur, de concorde & de paix ; le temple de la religion est devenu aussi le temple de la patrie ; c'est à la patrie que nous faisons le sacrifice de nos rivalités politiques, qui nous ont trop long-temps divisés. Il est temps que tous les ombrages se dissipent, quand tous les préjugés tombent ou touchent à leur fin.

De combien de manières les intérêts particuliers n'avoient-ils pas cherché à désunir les citoyens & à semer la défiance entr'eux ? D'un côté, on imputoit aux Communes le projet de confondre tous les rangs, d'anéantir tous les pouvoirs, d'attaquer toutes les propriétés.

Mais jamais avez-vous eu ces prétentions insensées ? Jamais avez-vous pensé que la société

pût ſubſiſter ſans la ſubordination des pouvoirs? Jamais même avez-vous refuſé de reconnoître dans les rejetons de ces races illuſtres, les ſervices rendus à l'Etat par leurs pères, lorſqu'ils ſuccéderoient à leur génie & à leurs vertus, ainſi qu'à leurs noms. Cette égalité à laquelle vous aſpirez, & dont je vois le nom ſur vos étendards, eſt-ce cette égalité individuelle qui, dans tout gouvernement eſt une chimère, & qui l'eſt bien davantage encore dans une monarchie? Non, tout ce que vous avez réclamé, c'eſt cette égalité politique qui eſt le droit de tout citoyen. Dans cette grande & auguſte famille que la Nation compoſe, vous reconnoiſſez volontiers des aînés, mais vous ne voulez plus y voir d'enfans exhérédés.

D'un autre côté, on parloit avec aigreur des prétentions des premières claſſes, & la chaleur des eſprits les emportoit au-delà du but. Mais ſi quelques particuliers ont eu des prétentions différentes des vôtres, & certes une poſſeſſion de huit ſiècles pouvoit bien les rendre excuſables, maintenant que, cédant tous à l'utilité publique, & préférant la régénération commune à la triſte prérogative d'être diſtingués dans la ſervitude, ils viennent de conſacrer la renonciation à tous leurs privilèges; mainte-

nant qu'ils ſont convaincus que, pour être libres, il faut qu'ils conſentent à être vos égaux, quel ſujet de déſunion & de rivalité pourroit encore exiſter ?

O nuit à jamais mémorable dans les faſtes de la France ! Beau moment que celui où l'on a vu les Nobles à l'envi, pénétrés d'un ſaint enthouſiaſme, venir faire ſucceſſivement ſur l'autel de la patrie, l'abandon de tous ces droits acquis dans des temps d'ignorance, & s'honorer encore, en ne permettant pas qu'on profanât par le nom de ſacrifice, ces actes de patriotiſme & d'équité ! Vous connoiſſez tous ces noms illuſtres, ils ſont conſacrés dans nos hiſtoires, & ils viennent de recevoir encore un luſtre nouveau & un éclat immortel. Leur conduite ſublime ravit toutes les ames ſenſibles, & fait couler des larmes d'admiration & d'attendriſſement. Ah ! que de tels Nobles ſont bien propres à faire chérir la Nobleſſe à tous les cœurs françois ! Avouons-le, il n'y a qu'une Nation au monde capable d'un enthouſiaſme auſſi généreux ; il n'y a qu'une Aſſemblée unique où la route qui mène au bien général, puiſſe être parcourue avec tant de rapidité.

Ainſi donc, ces triſtes monumens des ſiècles barbares, cette féodalité qui enchaînoit les hom-

mes à la glèbe, qui outrageoit l'humanité, qui aviliſſoit l'eſpèce humaine ; ces droits onéreux qui tourmentoient le bon peuple des campagnes, vont diſparoître à jamais.

Ah ! la religion gémiſſoit en ſilence des injures faites à l'humanité ; mais reſpectant l'ordre ſocial, elle apprenoit aux malheureux à ſouffrir. De vénérables Paſteurs, Anges tutélaires des campagnes, eſſuyoient les larmes des infortunés, & étoient devenus leur unique reſſource.

Heureux Paſteurs, les vains préjugés de nos Villes n'ont point égaré votre raiſon, ni ſéduit votre cœur. Inébranlables dans l'amour du bien, vous n'avez enviſagé que le ſoulagement de la claſſe ſouffrante & la reſtauration des campagnes. C'eſt vous qui, en vous réuniſſant les premiers à l'Aſſemblée nationale, avez prévenu les malheurs de la France ; c'eſt vous qui, les premiers, avez donné l'exemple de l'abandon de cette preſtation onéreuſe qui accabloit toutes les propriétés. Non, jamais la Nation n'oubliera votre patriotiſme religieux.

Par ces décrets ſalutaires, l'Aſſemblée nationale a voulu, Meſſieurs, vous faire goûter les prémices du bonheur, & vous mettre en jouiſſance des premiers bienfaits de la liberté.

Ces décrets formés par l'unanimité des ſuffrages, ont étouffé pour toujours tous les germes de diſcorde entre les claſſes différentes. Ainſi les Repréſentans de la Nation n'ayant plus qu'un même intérêt, vont travailler tous de concert au grand ouvrage de la conſtitution; & ſi vous reſtez unis, aucun pouvoir étranger ne peut retarder déſormais les hautes deſtinées de la France.

Nation généreuſe & ſenſible, vous êtes en ce moment l'objet de la jalouſie de vos rivaux, & de l'admiration de l'univers. L'amour de la patrie qui paſſoit pour chimérique dans nos Gouvernemens modernes, vivoit au fond de votre cœur, & n'attendoit que le moment pour ſe développer avec toute ſon énergie. Que ceux qui vous regardoient comme un peuple léger & frivole, connoiſſoient mal votre caractère! La fermeté & la ſageſſe avec leſquelles vous avez réclamé la liberté, a prouvé combien vous en étiez digne. Cet amour de la liberté qui, chez les Nations les plus vantées dans l'hiſtoire, ne fut qu'un fanatiſme, eſt ici un ſentiment raiſonné. Il n'eſt en vous que l'amour de la juſtice.

Quelle révolution, Meſſieurs, & quelle perſpective de bonheur & de gloire s'ouvre devant vous!

Oui, j'oſe le croire, les mœurs vont s'épurer parmi nous. Tous les penchans généreux, toutes les qualités & les vertus qui caractériſent la Nation, s'ennobliront encore par le ſentiment de la liberté. Une conſtitution ſage, fruit des progrès de la raiſon dans un ſiècle de lumières, réglera tous les pouvoirs. A la tête de cette conſtitution, & pour en aſſurer le maintien, une déclaration des droits éternels & inaliénables de l'homme, rendue populaire par des maximes ſimples & claires, donnera à chaque citoyen le ſentiment de ſa propre importance. Mais à côté de ſes droits, il trouvera ſes devoirs & les bornes qu'il ne doit pas franchir. L'autorité du monarque ſera établie ſur des fondemens inébranlables; plus d'intermédiaire entre le père & les enfans; il ne ſera qu'un avec ſon peuple; il n'y aura plus dans une ſeule Nation des Nations diviſées & rivales; l'eſprit de corps & de parti ſera remplacé par l'eſprit public; on ne verra plus dans les différentes provinces cette funeſte variété d'uſages locaux, d'adminiſtrations iſolées, d'abus conſtitutionnels. La France, libre & uniforme, préſentera un grand ſpectacle. Plus de partage inégal dans les contributions; plus de partialité dans les loix. Le génie de la Nation

s'élévera de plus en plus, & ſon code formé par la ſageſſe, ſera digne de devenir celui de tous les peuples de la terre.

Votre cauſe, Meſſieurs, eſt la plus belle de toutes, c'eſt celle du genre humain ; & ce qui honore le génie françois, c'eſt que, chez aucun peuple, elle n'a été défendue avec autant d'unanimité & de ſageſſe. Quelle ſageſſe profonde, en effet, dans les Repréſentans de la Nation ! Que de grandes & d'heureuſes déciſions ! Avec quelle prudence ils ont écarté tous les tempéramens inſidieux ! Avec quelle fermeté perſévérante ils ont réſiſté aux ennemis de l'Etat, & les ont glacés de terreur, au milieu même de l'appareil formidable dont ils s'environnoient. Le ſang de nos frères a coulé, il eſt vrai ; mais ſi quelque choſe peut nous conſoler, c'eſt que ce ſang a cimenté, a affermi pour toujours la liberté nationale.

Mais, Meſſieurs, pourrions-nous ſans aveuglement & ſans ingratitude, ne pas reconnoître ici la main protectrice de Dieu ? Ah ! n'en doutons pas, c'eſt Dieu lui-même, c'eſt ſa providence qui a conduit tous ces grands événemens. C'eſt lui qui a donné à nos Repréſentans cette ſageſſe ſoutenue dont les faſtes de l'hiſtoire ne nous montrent pas d'exemple dans

aucune autre Aſſemblée. C'eſt lui qui a aveuglé nos ennemis, qui leur a envoyé l'eſprit de vertige & d'erreur; qui les a enveloppés dans leurs propres pièges. Déjà ils ſe croyoient aſſez forts pour braver le déſeſpoir du peuple; mais à peine leurs complots odieux commencent à éclater, à peine la nouvelle en eſt parvenue dans la capitale, tout-à-coup des citoyens paiſibles & ſans expérience, ſe forment en une Milice redoutable; un ordre admirable, un concert unanime ſignalent cette inſurrection patriotique. En un inſtant des légions formidables ſont diſſipées, tous les forts ſe rendent; cette citadelle redoutable qui avoit dévoré tant de victimes, & ſur laquelle nos ennemis fondoient leur eſpérance, eſt emportée; ſes murs odieux tombent à la voix des citoyens, & le miracle de Jéricho eſt renouvellé. Le Monarque détrompé tourne ſes regards vers ſon peuple qui réclame ſa protection; il vient dans ſa capitale, ſans autre garde que l'amour de ſes ſujets; & s'honorant lui-même des couleurs du patriotiſme, au milieu d'un peuple ivre d'amour & de joie, ne faiſant déſormais plus qu'un avec ſa Nation, il reconnoît enfin où réſide le vrai bonheur des Rois. Les conſeillers perfides qui avoient abuſé ſa bonté,

fuient ; l'homme de bien eſt rappellé, & tous ces événemens, prodigieux en eux-mêmes & preſqu'incroyables par leur rapidité, ſont le fruit de quelques jours ou plutôt de quelques heures. Qui peut méconnoître ici le doigt de Dieu ? *A domino factum eſt iſtud.*

Mais, qu'entends-je ? une douloureuſe inquiétude agite une partie de la Nation. Eſt-ce la liberté qui, dans ſa naiſſance, éclate au milieu des orages ? Eſt-ce la licence qui prend ſa place ? Eſt-ce l'anarchie qui lève ſes mains menaçantes ? François, Nation heureuſe, appellée à tant de proſpérités, ne rejettez pas le bonheur qui vous eſt préparé. A quoi ſerviroient les efforts des amis de la liberté, ſi vous ne montrez autant d'union pour la conſerver, que vos ennemis peuvent en déployer pour vous la ravir ? Songez que les maux de l'anarchie ſont pires que ceux de la ſervitude, & finiſſent par y précipiter.

C'eſt à vous, Meſſieurs, c'eſt à la Milice citoyenne à prévenir tous ces malheurs. Inſpirez aux peuples, par votre autorité & par vos diſcours, ces maximes ſalutaires qui ſont dans vos cœurs ; que le ſalut de la Patrie repoſe ſur l'union de ſes enfans ; que la ſociété ſeroit bientôt diſſoute, ſi la multitude s'ac-

coutumoit à braver l'autorité des loix; qu'au lieu de courir à la liberté, le peuple se plongeroit bientôt dans l'abîme de l'esclavage & du malheur.

Et vous, cher espoir de la Patrie, brave Jeunesse, vous dont l'ame, non encore asservie aux préjugés de l'ambition & de l'intérêt, s'ouvre si facilement aux sentimens généreux, est si susceptible des élans du patriotisme, conservez cette énergie dont vous avez déjà donné des preuves si touchantes. En contribuant au maintien du calme & de la paix, vous assurez la plus belle révolution qui se soit faite sur la terre; révolution à laquelle vous avez un si grand intérêt, puisque c'est vous sur-tout qui devez en recueillir les fruits.

Mais à quoi serviroient tous ces biens sans la religion? Du mépris de la religion naît celui des devoirs. Aimez, Messieurs, aimez une religion qui s'allie si bien à tous les sentimens nobles & qui les inspire; une religion qui a rappellé aux hommes cette vérité si long-temps oubliée, qu'ils naissent tous égaux, que nous descendons d'un père commun, & que nous sommes tous frères.

Grand Dieu! Père du genre-humain, nous nous prosternons devant votre grandeur infi-

nie ; & pénétrés de reſpect, nous adorons les merveilles de votre bras. Protecteur des droits des hommes, veillez ſur cet empire, ſoutenez notre liberté naiſſante, & ſur-tout inſpirez-nous l'amour de votre religion ſans lequel on abuſe de la liberté!

Et vous, tige auguſte des Bourbons, grand Saint & grand Roi, vous qui, dans un ſiècle encore barbare, poſâtes les premières baſes de nos loix, & portâtes le premier coup à la tyrannie féodale, voyez, du haut du Ciel, l'édifice majeſtueux qui s'élève ; veillez ſur ce peuple que vous aimez ; veillez ſur le Prince chéri, reſtaurateur auguſte de la liberté & de la majeſté françoiſes.

Grand Dieu! calmez nos agitations, & nos vaines défiances! Que toutes les diviſions ceſſent ; que tous les eſprits ſe rapprochent ; que chaque citoyen, oubliant l'intérêt perſonnel, travaille au grand ouvrage de la reſtauration publique ; que la juſtice dirige toutes nos démarches, & qu'à ces mots : *Liberté & Patrie*, nous ajoutions encore ceux-ci: *Piété & Religion!*

582